LE MARCHAND DE BLÉ

H. POURRAT. Trésor des contes II, 273-281.

Il y avait une fois, en France, un riche marchand de blé.

Cet homme avait un fils, et qu'on appelait Jean. Il l'envoya en ville, à l'école des marchands, afin qu'au négoce du grain il se montrât encore plus habile que lui.

Quand Jean sortit de cette école, il revint chez son père ; et le père fut content de la façon dont il savait s'y prendre. Cependant, désirant l'éprouver, il lui confia un navire chargé de blé, lui disant d'aller vendre ce blé au pays des Anglais, de l'autre côté de la mer.

Jean partit donc sur cc bateau. Le gouverna si joliment, et toutes choses, qu'en peu de temps il traversa la mer, puis débarqua, vendit son blé, bon prix, se fit payer en pièces d'or, et se vit prêt à revenir.

Il regagnait le port où son navire l'attendait, quand, traversant la foret d'Angleterre, qui est étendue, obscure et dangereuse, en son milieu il est tombé sur trois brigands. Ces hommes, faits comme des loups, entraînaient une fille dont ils venaient de se saisir. La suivait sa vieille nourrice, criant, s'arrachant les cheveux, et toutes deux plus pâles que la mort.

Jean courut, tira son épée. Les brigands se mirent en défense. L'un d'eux, de son couteau, se tenait cependant prêt à percer la gorge de la fille, plutôt que de la laisser échapper ...

Alors lui, Jean, vida sa bourse sur le chemin et hautement posa le pied sur ce tas d'or :

« Laissez aller la jeune fille et la vieille femme, dit-il à ces brigands. Si vous le faites je vous abandonne cet or. Et si vous ne le faites, le fer décidera. »

Les brigands se consultèrent du regard. Ils ne balancèrent pas longtemps. Cet or, l'air résolu du garçon : ils lâchèrent la captive.

D'un coup de pied, Jean a éparpillé l'or dans le chemin. Et, laissant les brigands le chercher sous les feuilles, vivement, il a emmené les deux femmes.

Vivement aussi, il les a fait monter dans son navire, a hissé la voile, levé l'ancre, est revenu en France, au logis de son père.

« Bonjour, bonjour, mon fils! As-tu bien vendu notre blé?

- Très bien vendu, mon père, très bien vendu.

- Alors, beaucoup d'argent tu rapportes en ta bourse!

- D'argent, guère, mon père, et même point du tout. »

A raconté ce qui lui est arrivé au fond de la forêt d'Angleterre, comment il a jeté tout cet argent dans le chemin pour tirer les deux prisonnières des mains de ces brigands.

« Bien, mon fils. Tu as eu grande idée de ce qu'une âme chrétienne doit faire pour son prochain. Mais il te faut retourner à l'école. Tu y passeras six mois encore, afin de devenir bon marchand. »

Et Jean, donc, retourna pour six mois à l'école. Son père, cependant, eut soin de la jeune fille et de la vieille nourrice. Il les a retirées toutes deux dans sa maison, et ne les a laissé manquer en rien, denrées, vêtures, de tout ce qui convenait.

Au bout de six mois, Jean revint.

« Mon fils, je te confie cet autre chargement de blé.

Va-t'en le vendre en Angleterre. »

Avant de s'embarquer, Jean voulut saluer la fille qu'il avait sauvée des brigands - elle était belle comme la rose blanche.

« Prenez ce mouchoir, lui dit-elle, en lui donnant le mouchoir de soie rouge qu'elle portait au col. Quand vous aurez passé la forêt d'Angleterre demandez à parler au roi. Présentez-vous à lui, ce mouchoir à la main, offrez-lui votre blé. Il vous l'achètera plus cher que vous ne pourriez croire.

- Pour l'amour de vous, je le ferai, dit Jean.»

En Angleterre, il a tout fait comme lui avait demandé de le faire cette belle.

Le bois passé, il s'est fait enseigner le chemin. Puis est allé se présenter au roi, tenant en main le mouchoir de soie rouge.

Le roi qui est en fenêtre le regarde venir.

« Beau marchand qui cours le pays, approche, approche ! Et vous, mes gardes, saisissez-vous de lui !. .. Marchand, tâche de bien répondre, sinon j'appelle le bourreau : de tes épaules il fait voler la tête ... D'où te vient ce mouchoir ?

- C'est celui de la belle.

- C'est celui de ma fille. Il y a six mois que je ne sais rien d'elle; six mois qu'elle a disparu de ce monde en la grande forêt d'Angleterre. »

Alors Jean dit comme il l'avait trouvée au fond du bois, et tirée des mains des brigands ; qu'elle était retirée chez son père, avec la vieille nourrice, et là n'avait faute de rien, ni de pain, ni de massepain, ni de robe, ni de ruban.

Le roi, transporté de joie, paya la cargaison de blé sans marchander, d'une pesante bourse d'or. Puis il recommanda à Jean d'aller chercher la belle au mouchoir rouge.

« Va et reviens. Plus vite tu la ramèneras, beau marchand de blé venu de France, plus vite tu l'épouseras! »

Jean n'allait pas : il volait. Cette fille, cette belle, du premier instant qu'il l'avait vue dans la forêt, il l'avait aimée d'un tel cœur !

Il passa le bois d'Angleterre sans cette fois rencontrer de brigands. Mais comme ensuite il traversait un bourg, il vit courir et s'agiter toute une troupe : c'était un homme mort qu'on traînait sur la claie, dans la boue et la fange, on le tirait à la voirie.

« Et pourquoi ne l'enterrez-vous pas en terre chrétienne, comme les chrétiens doivent faire ?

- Parce qu'il est mort dans les dettes. li fait perdre beaucoup de gens. En ce pays, ceux qui meurent sans avoir pu payer leurs créanciers, ceux-là, on ne les enterre pas !

- Et si quelqu'un payait pour lui ?

- Il avait tant de dettes ! Payer ? qui le ferait ?

- Moi, et voilà ma bourse. »

C'était de haute chrétienté, cela. Mais Jean s'était senti ému de compassion, voyant ces hommes traiter un mort de cette sorte. Seulement, les créanciers payés, il n'avait plus un liard en bourse. Les dettes du malheureux mort.tout l'or du roi passa à les éteindre.

Jean se rembarque et vole sur les flots. Il arrive chez lui, se présente à son père.

« Bonjour, bonjour, mon fils ! As-tu bien vendu notre blé?

- Mieux vendu même que l'autre fois, mon père.

- Alors, beaucoup d'argent tu rapportes en ta bourse!

- D'argent, guère, mon père, et même point du tout. »

Il raconta ce qui lui était arrivé : comment il avait fait conduire à l'église et ensevelir en terre bénite un malheureux mort dans les dettes, alors qu'on le traînait à la voirie.

« Très bien, mon fils. Tu as grande idée de ce qu'une âme chrétienne doit faire pour son prochain. Mais il te faut retourner à l'école. Tu y passeras six mois encore afin de devenir bon marchand.

- A votre service, mon père ... Les six mois faits, je vous demanderai congé de ramener à son père la fille du roi anglais. C'est elle, cette fille que tenaient les brigands. Parce que je l'ai délivrée, le roi me la donne pour femme.

- Sur ce pied, tu n'as pas besoin de retourner dans les écoles. Tu n'en sais peut-être pas assez pour être bon marchand, mais, mon fils, tu en sais assez pour être prince. »

Le marchand donne à Jean des habits de velours, une bourse de cent pièces d'or et un valet vêtu de taffetas. Emmenant la fille du roi et la vieille nourrice, Jean s'embarque le même soir pour l'Angleterre. Le père les accompagne au port, ravi de joie. Jean et la belle allaient comme en un songe. Ils croyaient voir les cieux ouverts.

Mais ils ne voguaient pas d'une journée sur mer que s'éleva une tempête. Et les vents et les abats d'eau, les coups de foudre et la furie des flots en leur déchaînement ! Dix fois ils se sont vus engloutis dans le gouffre, sous les montagnes d'eau qui d'en haut s'écroulaient ...

Jean, cependant, fit front à tout, avec tant de sang-froid dans la vaillance qu'il sut sauver son bâtiment. Mais si moulu, si épuisé, si dépouillé, quand enfin vint la bonace, qu'il se laissa couler au pied du mât. Et, demi-nu sur un rouleau de cordage, il tomba là dans un sommeil de plomb.

Or, le valet qui s'était lâchement caché dans la tempête, reparaissant et le voyant ainsi, a été pris d'une affreuse pensée. Car ce maudit était dès le départ mordu d'envie au fond du cœur. Il aurait tant voulu avoir la belle au mouchoir rouge, et plus encore les trésors d'Angleterre ! « C'est le hasard qui a tout mené. Ce que le marchand de blé a fait dans la forêt, de donner son argent pour avoir cette belle, j'aurais pu le faire aussi bien. Je n'ai qu'à me débarrasser de lui, à me mettre en son lieu et place : j'ai tout autant de droit à avoir cette fille et tout l'argent du roi !...

Il se saisit d'un aviron, en décharge un grand coup sur la tête de l'endormi. Puis il le prend tout assommé entre ses bras, le bascule par-dessus bord.

S'étant ainsi débarrassé de son maître, il va se présenter à la belle, à la vieille qui, toutes deux brisées par la tempête, gisaient en un coin du bateau. Il leur annonce qu'une lame a emporté le marchand de blé; oui, qu'il a glissé à la mer, qu'il n'est plus là ...

La belle, lorsqu'elle l'a compris, est partie en faiblesse, assommée par cette nouvelle autant que son ami par le coup d'aviron.

Lorsqu'elle est revenue à elle, ç'a été pour voir le valet revêtir les habits de velours. Et il leur a ordonné, à elle, à sa nourrice, les menaçant de les jeter aux poissons de la mer, - il leur a ordonné de jurer qu'elles ne le démentiraient

jamais, quoi qu'il pût dire : et que, si on les questionnait, elles le donneraient pour leur sauveur.

La nourrice, en tremblant de tout son pauvre vieux corps, l'a donc juré ... La belle, tant de fatigue la surmontait, tant de deuil et d'ennui, que cela la faisait indifférente à tout. Son ami était mort, ha, qu'importait le reste. Elle a juré aussi. Elles ont juré, la main levée.

Puis, la belle a compris ce qu'elle avait promis, et qu'elle, fille de roi, sur cette parole donnée, elle ne pouvait plus revenir ... Elle s'est vue au pouvoir de ce gros valet, elle qui ce matin, avec son bien-aimé, devait faire son sort. Oui, ce matin, les cieux ouverts, et ce soir, c'est l'enfer qui s'ouvre ... Voilà les choses de la vie.

Cependant, Jean n'était pas mort. Une lame l'a emporté, l'a déposé au creux de quelque roche. Il s'est éveillé là, le lendemain, à demi mort de faim, de froid. Seul, seul, perdu sur ce rocher battu des eaux, au milieu de la mer en étendue sans fin, flot sur flot, jusqu'au bord du ciel. Seul, quasi nu, et sans ressource, jeté là comme l'épave, la pièce de bois échouée dans la tempête ...

Soudain, au-dessus de sa tête a passé une grande ombre. Un corbeau, et plus large d'ailes que ne le fut jamais corbeau, est venu se poser à deux pas, comme s'il le prenait déjà pour un cadavre.

« Corbeau, corbeau, que viens-tu faire ici sur tes ailes noires ?

- Sur mes ailes noires est ton salut. Suffit que nous fassions marché.

- Et quel marché faire avec toi, corbeau ?

- Marché de ton premier enfant. Au jour de ses deux ans, tu m'en donnes moitié. A ce prix-là je te prends sur mes ailes, je te porte au château du roi, près de la belle au mouchoir rouge.

- Je ne te donnerai pas mon enfant, noir corbeau, s'il doit un jour en naître un de ma femme. J'aime mieux mourir sur la roche.

- Mais sais-tu que la belle est au pouvoir de ton valet, lui qui t'a assommé et jeté à la mer? L'abandonnes-tu à ce sort ?

- Corbeau, ne demande pas notre enfant !

- Pour l'enfant, je te laisse une chance : fille, elle est toute à toi. Garçon, c'est dit, tu m'en donnes moitié. »

Jean s'est mordu trois fois les poings ...

Et puis, sans regarder le corbeau, il a fait signe. Il pensait à la fille du roi, son amie à la figure claire, tombée aux mains du gros valet, de ce Judas.

Le corbeau s'est arraché une de ses plumes. S'est arraché quelque lambeau de peau, comme un morceau de parchemin. A piqué Jean au bras pour écrire de ce sang. Ont fait un pacte et l'ont signé tous deux.

Puis le corbeau a pris cet écrit dans son bec et a chargé Jean sur son dos. Alors, a déployé ses ailes. Dans le moment, fendant la nue au-dessus de la mer et des rivages, et des champs et de la forêt, est allé porter Jean au château d'Angleterre.

La belle s'y trouvait, sur la plus haute tour. Elle regardait vers la mer. Triste comme la mort, depuis cette tempête. Sous trois jours, on la mariait au gros valet... Elle n'avait pas ouvert la bouche. Elle ne vivait plus que pour monter sur cette tour ; et là passait le temps, les yeux sur les lointains, du côté où son bien-aimé enlevé par la lame n'était plus que cadavre roulant au gré des grandes eaux.

Tout à coup, de la nue, voilà qu'il lui revenait ...

Elle n'a su que se jeter dans ses bras ...

Le gros valet, qui montait pour la joindre, l'a vue ainsi toute riant, pleurant aux bras d'un homme. Et lorsqu'il a reconnu son maître, il a reculé, sans plus savoir où il était, devant ce prodige qui lui tombait dessus comme la foudre. Du haut de l'escalier, il a lâché pied dans le vide ...

Neuf jours après, se sont faites les noces.

Neuf mois après, un enfant leur est né, - et c'était un garçon.

Et le bonheur, d'abord, avait tout pris pour lui. Mais est venu le temps où Jean a frémi en embrassant ce petit garçon promis par moitié au corbeau. Tête basse, souvent, il s'est écarté de sa femme. Il est allé rôder au bois pour pleurer en cachette. S'est enfoncé dans la forêt pour se désespérer de son malheur.

Elle, elle voyait bien que quelque peine rongeait l'esprit de son mari. Mais quand elle le questionnait, il s'échappait sans rien répondre.

La veille seulement du jour où leur enfant accomplissait les deux années, Jean l'a prise par sa main blanche. L'a amenée en leur chambre secrète. Comme il la regardait, de ses yeux pleins de larmes ...

« Nous allons parler maintenant ... »

Alors il lui a dit son marché sur la roche de mer avec le corbeau noir. Et qu'il ne pouvait pas faillir à l'engagement. Toute la nuit, ils l'ont passée pleurant ensemble leur malheur.

Au premier gris de l'aube, ils ont levé la tête, entendant des coups au carreau. Ils n'ont pas repoussé le corbeau, ni cherché à le tuer. Ils l'ont fait entrer dans leur chambre, où personne n'entrait, et où l'enfant dormait, au creux du petit lit. Le corbeau leur a présenté, écrit avec du sang, le parchemin de leur marché. Des

pleurs de sang leur déroulaient des yeux, à tous les deux, le père, la mère. Mais ils n'ont pas nié la dette : ils ont fait signe qu'ils la reconnaissaient.

Et comme ils s'attendaient à lui voir écarteler ce petit corps si frais de leur enfant, le corbeau devant eux a changé d'apparence.

« Je suis cet homme mort qu'on allait pour ses dettes jeter à la voirie et que tu as su faire enterrer en terre chrétienne. Au jour de ton péril, sur la roche de mer, j'ai obtenu de te sauver la vie. Mais c'était à la condition que tu passes encore par l'épreuve. Or, je t'ai vu loyal marchand, toi, le marchand de blé. Sûr comme l'or, sûr et fidèle. Cet engagement pris, qu'il t'en coûtait plus que la vie de me tenir, tu me l'aurais tenu. C'est bien, et vous serez heureux. Adieu, de ce jour à jamais. »

L'homme mort a tenu parole. Avec leur enfant tant chéri, et tous ceux qui leur sont venus, garçons et filles, jusqu'au soir de leur âge, au château d'Angleterre, ils ont été heureux.